

“ LA NOBLE FRANCE ”

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
Mgr GRENTE, de l'Académie française

LOUIS VEUILLOT

PAR

LE COMTE J. DU PLESSIS



Éditions Saint-Remi

– 2013 –

“ LA NOBLE FRANCE ”

L'étranger nous croit frivoles parce qu'il ne connaît qu'un petit nombre de nos livres, souvent mal choisis. Même en France, combien ignorent les richesses et surtout la noblesse de notre littérature !

Les éducateurs signalent quelques pensées morales ou religieuses de nos grands auteurs, mais à titre accessoire. Ces fragments, presque toujours les mêmes, semblent l'unique témoignage de leur spiritualité.

N'est-ce pas œuvre patriotique et bienfaisante de choisir et de grouper les réflexions de nos écrivains et de nos célébrités nationales sur la religion, la destinée, la famille, la société, les manifestations de l'activité humaine, les lettres, les arts, les sciences..., tout ce qui grandit et enchante la vie ?

On prouvera ainsi que la France peut s'honorer de fils qui ne l'illustrent pas seulement par leur génie ou leur valeur, mais sont dignes d'avoir l'audience de leurs compatriotes et celle de l'univers.

Ouvrages déjà parus dans la collection :

FÉNELON, par **Albert Chérel**, recteur de l'Université de Poitiers.

LE CARDINAL DE RETZ, par **Robert Barroux**, archiviste de la Seine.

FLAUBERT, par **René Herval**, président de l'Académie de Rouen.

DANIEL HUET, par le chanoine **D. Aubry**.

MASSILLON, par **Albert Chérel**, recteur de l'Université de Poitiers.

“ LA NOBLE FRANCE ”

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
Mgr GRÉTE, *de l'Académie française*

LOUIS VEUILLOT

PAR

LE COMTE J. DU PLESSIS

Reprint

Éditions Saint-Remi

– 2013 –

PRINCIPAUX OUVRAGES DU COMTE J. DU PLESSIS :

Histoire de l'autorité paternelle et de la société familiale en France des origines à 1789. Un vol. in-8°. Paris, 1900.

Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques (Prix Koenigswarter).

Géographie agricole de la France et du monde. Un vol. in-8° avec 118 cartes et figures. Paris, 1903.

Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société nationale d'agriculture.

Les femmes d'esprit en France. Un vol. in-16. Paris, 1909.

L'Alpe enchantresse, voyage à Salzbourg et dans les Alpes autrichiennes. Un vol. in-16, illustré. Paris, Hachette. 1914. (Epuisé.)

Le régiment rose, histoire du 265° R. I. de 1914 à 1918. Un vol. in-16. Paris, 1919.

La vie héroïque de Jean du Plessis, commandant du croiseur aérien « Dixmude ». Un vol. in-12, illustré. Paris, 1924. (65^e mille, 1942.)

Le sens de l'histoire :

I. La caravane humaine. Un vol. in-16. Plon, 1932. (6^e mille, 1942.)

II. Les derniers temps d'après l'histoire et la prophétie.

1. *Les Evangiles.* — *Saint Pierre, Saint Paul.* Un vol. in-16. Desclée de Brouwer, 1936. (4^e mille, 1940. Epuisé.)

2. *L'Apocalypse de saint Jean.* Un vol. in-16. Téqui. (3^e mille, 1939.)

La vie paysanne, manuel d'enseignement social paysan. Un vol. in-16. Centre d'Enseignement rural par correspondance d'Angers. (10^e mille, 1942.)

INTRODUCTION

L'homme et l'œuvre

Parmi les nobles fils de la noble France, il n'en est pas qui mérite plus complètement cette aristocratique épithète que ce fils d'artisan rural, élevé par la grâce de Dieu sur les sommets de la grandeur. Grand écrivain, grand cœur, grande intelligence, grand serviteur de l'Eglise et de la patrie, disciple et parfois émule des grands saints de France, Louis Veillot fait assurément partie de notre plus haute noblesse.

Il naquit à Boynes, en Gâtinais, le 11 octobre 1813. Son père était ouvrier tonnelier, sa mère fille d'un charron du village : tous deux de forte race, de cœur vaillant et laborieux, de conscience droite et de bon sens ferme. Il avait cinq ans lorsque la perte de leur petite épargne, placée chez un négociant qui fit faillite, décida ses parents à quitter Boynes pour Bercy.

Bercy était alors, comme aujourd'hui, la cité des futailles. Le père y trouva de quoi s'occuper douze heures par jour pour trois francs et deux litres. Sobre, honnête, habile en son métier, il put réaliser ainsi quelques économies, élever ses

quatre enfants, devenir chef-ouvrier et garde-magasin avec cinq sous de plus par jour, le logement et du bois, ce qui lui permit, vers 1831, de tenir enfin à son compte un petit débit de vins et de vivres.

Laissé chez les grands-parents lors du départ de Boynes, Louis y demeura jusqu'à sa onzième année. Les trois suivantes se passèrent à Bercy où il ne connut guère que sa famille et l'école, jusqu'au jour où il entra comme saute-ruisseau chez M^e Fortuné Delavigne, avoué à la cour royale et frère de l'illustre Casimir. Il avait l'ambition d'y devenir jurisconsulte : il y devint littérateur.

Les succès de Casimir, en effet, tournaient toutes les têtes en cette étude, d'où sortirent plus de poètes, de romanciers, de vaudevillistes, voire même de peintres et d'acteurs, que de maîtres en procédure. Cette jeunesse lettrée prit en affection le gamin qui faisait les courses du jour, qui ne tarda guère, où il eût fait preuve d'esprit.

Je rencontrais de bons cœurs, a-t-il dit plus tard ; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence ; mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence ; les propos de quelques jeunes gens, au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur. Hors un, qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient point qu'il y eût quelque retenue à s'imposer devant l'enfance. C'étaient d'honnêtes jeunes gens, mais ils sortaient du collège, ils faisaient leur droit et, selon la mode du temps, ils étaient libéraux.

A l'étude, personne, si ce n'est moi peut-être, ne

INTRODUCTION

manquait de pain ; et quand, dans ma misère, dans mon isolement, dans ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. Ni en haut ni en bas de l'échelle, autour de moi ni au-dessus de moi, je ne voyais rien qui m'enseignât à prier.

Devenu quatrième clerc, puis troisième, puis second, il s'entendait d'ailleurs promettre un brillant avenir au Palais pour peu qu'il pût prendre ses diplômes ; mais il rêvait plus que jamais, comme ses camarades, de littérature, dévorait d'innombrables livres, se croyait poète et faisait des vers. Son idéal était d'écrire et de faire jouer un vaudeville ! Un romancier à succès, Henri de Latouche, qui demeurait dans la maison de M^e Delavigne, le remarqua, l'encouragea et, devenu directeur du *Figaro*, publia son premier article.

Il en était là quand son ami Gustave Olivier lui offrit une situation à *l'Echo de la Seine-Inférieure*, feuille orléaniste récemment fondée à Rouen. Il accepta et quitta la basoche avec la même joie qu'il y était entré. Il allait avoir dix-huit ans.

Il en avait vingt lorsqu'il quitta Rouen pour Périgueux où la place de rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne* lui était offerte. C'est là qu'il connut le futur maréchal Bugeaud et gagna son estime. Lancé désormais dans la politique et défenseur attitré de la bourgeoisie voltairienne que les journées de juillet 1830 avaient

portée au pouvoir, il s'acquittait consciencieusement de sa mission. Il croyait servir l'ordre et l'autorité, vers lesquels naturellement gravitait son âme ; mais il ne se faisait guère d'illusion sur la valeur sociale du parti et n'en adoptait aveuglément ni les préjugés ni les rancunes.

Son âme, généreuse et fière, n'était pas faite pour vivre en paix dans un tel milieu. Il a souvent, à cette époque, des scrupules sur la tâche qu'il accomplit. Il rougit d'être payé par ces bourgeois égoïstes et sceptiques dont les doctrines et l'avarice pèsent si lourdement sur les humbles, sur le peuple dont il est sorti. Il souffre d'être obligé de mépriser ceux qu'il défend. Il souffre, vivant comme eux, d'avoir à se mépriser lui-même. Il souffre surtout, sans le savoir, du besoin de Dieu.

Appelé à Paris pour collaborer à un nouveau journal, *La Charte de 1830*, d'où il passa à *la Paix*, puis au *Moniteur parisien*, l'ambition l'amusa quelque temps. Il avait fait la connaissance de Guizot et gagné ses bonnes grâces ; il fréquentait le monde littéraire ; on lui offrait d'entrer à *la Presse* et au *Journal des Débats*. Il avait vingt-quatre ans, la fortune lui souriait, sa carrière s'annonçait brillante ; mais son cœur était trop haut pour se prendre à de telles promesses.

Je n'étais, a-t-il dit, ni assez fort ni, grâce à Dieu, assez sot pour songer longtemps à devenir un personnage.

C'est alors, raconte son frère, que, un lundi de carnaval, il alla dîner chez son ami Gustave Olivier, converti depuis quelques mois et qui le prêchait de temps à autre. Il avait rencontré sur son

INTRODUCTION

chemin des masques enroués, avinés, et il gardait de leur gaieté grossière une impression de dégoût qui le mettait de méchante humeur.

— Qu'as-tu ? lui demanda Gustave.

— J'ai l'hiver, j'ai Paris, j'ai des journaux à lire, j'ai un journal à faire. Nomme-moi un malheur, un chagrin que je n'aie pas ? Et toi, d'où te vient cet air si joyeux ?

— Oui, je suis joyeux. Veux-tu l'être aussi ? Je vais partir pour un long voyage : viens avec moi.

— Où vas-tu ?

— En Italie ! répondit Gustave de l'air triomphant que l'on prend toujours quand on part pour cette terre promise de l'artiste et du touriste.

Déjà Louis était tenté ; mais lorsque son ami lui eut dit qu'il comptait visiter la Sicile, la Grèce, Malte, l'Égypte, Constantinople, la Palestine, que peut-être même il irait en Perse, il n'y tint plus :

— Je veux partir avec toi, s'écria-t-il.

Et il fut entendu que l'on partirait dans huit jours.

Et l'on partit. Pour faire face aux frais du voyage, Louis Veuillot s'était fait donner par je ne sais quel ministre une vague mission d'étude facile à remplir. Il s'étudia surtout lui-même. Il ouvrit son âme aux bons exemples de ses amis, aux suggestions de la Rome papale, aux divins tourments de la grâce qui le cherchait, l'agitait, le pressait plus douloureusement et plus fortement de jour en jour.

Plus que jamais, il sentait le besoin d'une réponse à l'énigme de la vie. Il avait soif de mieux vivre, d'être pur, de croire et d'aimer au delà de ce qui passe. Profondément pénétré de ses devoirs d'aïnesse, il avait pris la charge de l'éducation de ses sœurs. Elles grandissaient dans la pension

où il les avait placées : il se rendait compte de la nécessité de la religion pour elles. Il la leur faisait apprendre. Il leur en conseillait la pratique ; et son âme droite se troublait de sentir confusément la vanité des prétextes, la sottise des préjugés, la basse origine des répugnances qui le retenaient lui-même loin de ce qu'il leur jugeait bon.

Ainsi préparée par le travail intérieur de Dieu, sa conversion fut toute simple. Entouré d'amis chrétiens, il les suivit dans les églises. Il les écouta parler. Il s'agenouilla pour faire comme eux. Il pria pour ses sœurs parce qu'il les aimait et que cette prière — si tant est qu'il la crût vraiment inutile — lui semblait douce. Le lendemain de son arrivée, comme on allait chez le P. Rosaven, il se déclara curieux de voir un Jésuite. Il y revint seul le lendemain, puis les jours suivants jusqu'à son départ pour Naples.

Au retour, vers le commencement de la Semaine Sainte que l'on voulait passer à Rome, un soir que la femme d'un de ses amis avait proposé de finir la journée par une lecture pieuse, il s'offrit comme lecteur, sachant qu'il lisait bien. On lui tendit le livre : un volume de Bourdaloue. Il lut sans prendre garde au titre, mais bientôt tout son être fut saisi.

Chaque mot que je lisais, a-t-il écrit, frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie.

C'était le sermon sur le retardement de la pénitence. Il était vaincu : il fut décidé qu'il se confesserait le lendemain.

INTRODUCTION

Le lendemain, dit son frère, après avoir prié et pleuré à la Confession de Saint-Pierre, ses hésitations revinrent. Il se demanda s'il était digne d'être chrétien, si Dieu voulait de lui, et il remit à un autre jour sa visite au P. Rosaven. Quelques heures après, saisissant de la tristesse et de l'inquiétude dans le regard d'Adolphe — l'ami dont les exemples, depuis l'arrivée à Rome, avaient le plus profondément remué son âme, — il lui dit :

— Cela vous ferait donc bien plaisir si je me convertissais ?

Adolphe ne répondit pas, mais une larme roula dans ses yeux et il échangea avec sa femme un coup d'œil charmé. C'était fini. Louis alla chez le P. Rosaven.

Comme l'a dit Jules Lemaître, « la vérité connue et embrassée, Veuillot ne la lâcha plus ». Il ne se contenta pas d'être, selon une expression à la mode, « catholique avant tout ». Il voulut être, il fut depuis lors et jusqu'à la fin, catholique en tout, pour tout et partout. Ce fut sa force et c'est sa gloire.

En regagnant Paris par la Suisse — car pour diverses raisons on avait été obligé de renoncer au grand voyage, — il fit à Fribourg, chez les Jésuites, une retraite de quelques jours. Il y trouva la paix du cœur et la lumière sur sa destinée. Il avait songé à se faire prêtre : le P. Geoffroy, qui lui donna les *Exercices de saint Ignace* et reçut ses confidences, lui conseilla de poursuivre sa carrière et de retourner à Paris. Il suivit ce conseil. Quelques mois après, il entra comme sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur et adressait à *l'Univers* la lettre sur le maréchal Bugeaud, qui fut sa première collaboration. Il avait alors vingt-cinq ans.

Fondé par l'abbé Migne en 1833, soutenu par Montalembert, Gerbet et toute une pléiade de jeunes catholiques pleins d'ardeur et de talent, le journal avait, malgré tout, peine à vivre. Les fonds manquaient. La rédaction était bonne, mais incomplète et insuffisamment dirigée. Pour la mener et la parfaire, il fallait un grand journaliste : la Providence le lui envoyait. Cinq ans plus tard, au début de 1843, après une collaboration d'année en année plus assidue, Louis Veuillot devenait rédacteur en chef de *l'Univers*.

Son journal, dès lors, est sa vie. Faire son histoire, ce serait faire l'histoire de ses polémiques, et faire l'histoire de ses polémiques, ce serait faire celle de l'Eglise de France et même de l'Eglise tout court pendant quarante ans. Car *l'Univers* fut, en vérité, comme on l'a dit, une institution catholique, tant que le parti catholique, dont il était l'organe, subsista.

J'aurais de la sorte à raconter la grande campagne pour la liberté d'enseignement et les controverses auxquelles donnèrent lieu successivement le gallicanisme et le catholicisme libéral ; l'usage des classiques de l'antiquité païenne dans l'enseignement chrétien ; l'affaire Mortara, affaire juive qui fut contre l'Etat pontifical en 1858 ce que l'affaire Dreyfus a été plus tard contre la France. Il me faudrait traiter du pouvoir temporel et de l'infaillibilité du Pape ; du dogme de l'Immaculée Conception et du *Syllabus* ; exposer les démêlés de Pie IX avec Napoléon III ; dire les attaques incessantes auxquelles Louis Veuillot, champion de Rome, fut en butte de la part des libres-penseurs, des libéraux, des gallicans et de tous les catholiques à concessions et demi-teintes,

sans parler des esprits dominateurs et des hommes de parti désireux de lier leur cause à celle de la religion, que *l'Univers*, conformément à la politique traditionnelle de l'Eglise et aux volontés expresses du Pape, entendait garder distincte et défendre à part.

Sur ces discordes comme sur les reproches si souvent faits à ce merveilleux polémiste, Jules Lemaître, tout incrédule et dilettante qu'il était, semble bien avoir dit le dernier mot, celui du bon sens et de la justice.

On l'a accusé, écrit-il, d'avoir été non seulement violent, mais brutal, mais grossier, mais outrageant, mais cynique. Cette accusation retarde. Elle ferait sourire si l'on comparait la polémique de Veillot à celle qui s'étale aujourd'hui dans les gazettes. Violent, certes, il l'était ; grossier et injurieux, je n'y consens pas. Il connut l'ivresse de la bataille et cette espèce d'exaltation que donne l'impopularité aux âmes bien trempées ; mais il n'a jamais combattu dans les hommes que les idées dont ils étaient les représentants, et il ne les a entrepris que sur ce qu'ils avaient livré eux-mêmes de leurs pensées et de leurs personnes.

Il a fait de quelques-uns de terribles silhouettes publiques ; jamais il ne les a offensés dans leur vie privée. Lorsqu'il empoigne et se met à déshabiller, à tenailler, à désarticuler, à démantibuler un homme, que ce soit Thiers, Girardin, Havet, Jourdan, Eugène Sue, Hugo et les fils Hugo, Lamartine ou telle vieille barbe de 48 ou tel sinistre pantin du 4 septembre, ou le vieux Pyat, ou Edmond About, ou Henri Rochefort — ah ! les belles exécutions, et comme on est souvent avec lui ! et comme souvent il fouaille juste ! — vous ne le surprendrez jamais, je le répète, à se servir contre ses victimes d'autre chose que de leurs

paroles et de leurs actes publics, d'autre chose que ce qui le blesse et l'outrage, lui, dans sa foi.

Ses haines les plus féroces ne sont que l'envers de l'amour, et ses colères sont celles de la charité. A le bien prendre, il n'a point de haines personnelles, et ce n'est pas uniquement parce qu'il le dit que je le crois... Que s'il a pu lui échapper çà et là quelque allusion désobligeante et gamine aux imperfections plastiques de ses adversaires et à la forme de leur nez, ce sont là, avouons-le, de minces peccadilles. Et Dieu sait si l'on se privait de lui rappeler à lui qu'il n'était pas joli, joli et que la petite vérole lui avait quelque peu gâté le visage ! Avant de reprocher à Veuillot la violence de sa polémique, il faudrait voir comment il a été traité lui-même pendant quarante ans...

Dans sa longue et douloureuse bataille contre le catholicisme libéral, il me semble bien que c'est lui, en principe, qui a raison. Pour lui, être catholique, c'est l'être à toutes les minutes de la vie et dans toutes ses démarches, sans exception. La foi n'est pas faite pour nous servir de règle uniquement dans la conduite privée : nul ordre d'action ne demeure en dehors d'elle.

Comme elle est à l'homme une explication totale des choses et de lui-même, elle doit le prendre et le gouverner tout entier. Certes, il est permis à un bon catholique et il lui est même recommandé d'être, s'il peut, un bon politique, de se servir avec habileté des circonstances, voire de s'y plier dans l'intérêt de sa foi ; mais à une condition : c'est qu'il ne paraisse jamais réduire ou limiter le domaine où cette foi doit s'exercer et qui, par définition, est universel, ni faire à ses adversaires l'abandon de ses propres principes et se diriger d'après les leurs.

L'Eglise étant, aux yeux de Louis Veuillot, la vérité, et, par suite, l'empire du monde lui appartenant, l'esprit laïque, c'est-à-dire l'esprit libéral

qui se défie d'elle et qui prétend la cantonner dans le secret des temples et du foyer domestique, apparaîtrait nécessairement à Veillot comme l'esprit d'erreur.

Ceci dit et bien dit, laissons dormir ces dissensions périmées. Montalembert, Veillot, Lacordaire, Berryer, Falloux, Dupanloup, aimons-les tous d'avoir été des militants et des catholiques, comme nous aimons Chateaubriand et Lamartine, en dépit de leurs faiblesses doctrinales, pour les belles choses qu'ils ont écrites à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aussi bien n'épuiserais-je pas mon sujet en reprenant ces controverses. Il me faudrait entrer aussi dans une foule de discussions littéraires, philosophiques et sociales. J'aurais à parler de Louis-Philippe et de ses ministres, de la Révolution de 1848, du Second Empire, de la guerre de 1870 et de la Commune, des tentatives faites ensuite pour restaurer la monarchie et des premières années de la III^e République. Il me faudrait même dire un mot de toutes les affaires religieuses d'Europe et d'ailleurs, car sur quelque terrain que l'on aille, on y trouve Louis Veillot, infatigable, en train de combattre le bon combat.

Son frère Eugène a conté magnifiquement cette grande histoire. Tenons-nous-en ici aux béatitudes évangéliques qui la résument. Ce serviteur fidèle, cet ami du Christ a souffert. Il a été dans le deuil et dans l'angoisse. Sa vie publique ne fut qu'une longue lutte, pleine de blessures, et ce qui remplit sa vie privée, c'est le travail, le dévouement, de hautes vertus, de grandes douleurs.

Dieu frappa sur lui sans ménagements, jusqu'à

la fin, parce qu'il l'avait fait héroïque. En trois mois, il perdit sa femme, au bout de huit ans de ménage, et trois de ses filles, peu de temps après la mort de l'aînée. Cet écroulement de son foyer, qui déchira son cœur, ne fit sortir de sa bouche que des paroles de pénitence, de résignation et d'amour.

Il fut toujours pauvre : il l'était de cœur et, sans cesse, il brava la misère pour la défense de l'Eglise. Il savait, en 1860, que s'il publiait l'Encyclique *Nullis certe verbis*, le gouvernement impérial supprimerait *l'Univers*. Le journal lui rapportait 12 000 francs : il ne possédait pas autre chose ; il avait de lourdes charges de famille. Il publia l'Encyclique et, pendant sept ans, le journal fut supprimé.

Il eut faim et soif de la justice et il fut persécuté non seulement par les ennemis de sa foi, mais par beaucoup de ceux qui la partageaient. Il fut vilipendé, calomnié, emprisonné même : toujours il demeura fidèle à dire la vérité tout entière et toute pure, sans compromis, sans réticences.

Il était humble et, en dépit des apparences, doux et pacifique.

Cette vie de guerre que je mène, a-t-il écrit, est un effort de ma foi ; elle n'est pas selon mon cœur.

Et il ajoutait, à propos de ses adversaires catholiques :

Je les aime et je les plains. Il ne viendrait jamais à ma pensée d'en accuser un seul si je n'espérais servir par là tous les autres et le servir lui-même.

C'était vrai. Décrire les charmes de la nature, célébrer les profondeurs de Dieu, les douceurs et les magnificences de sa grâce, la gloire et la bonté de son Eglise ; s'adonner à la musique, à la poésie, à la littérature de paix et de beauté, voilà ses goûts et le rêve de toute sa vie. Journaliste parce qu'il comprit que Dieu voulait cela de lui et que le temps n'était pas de chanter, mais de combattre, il n'attaqua jamais que les ennemis et les offenseurs de l'Eglise, de sa doctrine et de sa morale.

Contre les chrétiens, il ne lutta jamais à moins d'être attaqué dans son œuvre. Jamais sa légitime défense n'alla jusqu'au bout de son droit. Souvent, quand l'adversaire était un prêtre ou un évêque, il fut admirable de patience, de modération, d'abnégation, poussant les concessions jusqu'à la dernière limite et se prêtant aux accommodements les plus humiliants pour sa personne. Il se comptait vraiment pour rien. Ce qu'il défendait, c'était son journal, parce qu'il le voyait nécessaire à l'Eglise et que le Pape en jugeait ainsi. Pourvu que l'œuvre fût sauve et féconde, le reste lui importait peu.

C'est pourquoi, sans doute, Dieu exigea de lui, à la fin, un renoncement total à cette œuvre. Frappé en pleine force, en pleine lutte, d'une attaque de paralysie en 1874, il décline d'abord lentement, travaillant et combattant toujours jusqu'en 1879 ; puis, durant quatre années encore, réduit à se voir lentement mourir dans l'inaction et l'impuissance, mais toujours humble, vaillant, soumis avec amour aux volontés divines.

Je n'ignore pas ce que j'ai, disait-il dès le début de cette douloureuse période. Dieu m'a puni. Dieu

m'a frappé là, entendez-vous, Monsieur d'Ideville — et il posait le doigt sur son front, — là, à cette place où j'étais trop fier peut-être. C'est là, dans mon orgueil, qu'il a voulu m'abattre, qu'il m'a humilié, et Dieu a bien fait.

J'ai la tête aussi chargée d'idées qu'un pommier l'est de fleurs au printemps, disait-il un peu plus tard à son frère ; mais la force de les exprimer, je ne l'ai plus. Si je veux écrire, ma pauvre main refuse le service ; si je veux dicter, ma voix s'embarrasse et s'éteint. Je dois me taire. Ce sera bon pour moi si je sais en profiter.

Au témoignage des siens, son état habituel est, dès lors, une résignation paisible, parfois triste, souvent joyeuse. Il achève en silence, généreusement, ce long sacrifice et, le 7 avril 1883, après une communion dernière que l'Extrême-Onction suivit aussitôt, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Ses œuvres lui ont survécu pour le bien des âmes. Au bout de cent années bientôt, la plupart d'entre elles n'ont pas vieilli. Je viens de le constater une fois de plus en les relisant pour en extraire les pages qu'on va lire. A peine trouverait-on, dans les deux chefs-d'œuvre de satire sociale que sont *Les libres penseurs* et *Les odeurs de Paris*, une dizaine de pages qui datent. Peut-être y en a-t-il quelques-unes de plus dans *Rome et Lorette* et dans *Le parfum de Rome* ; mais *Çà et là* et les *Historiettes et fantaisies*, véritables recueils de merveilles, défient les années.

Livres d'hier, ils sont d'aujourd'hui et de toujours, comme les *Fables* de La Fontaine, les *Sermons* de Bossuet et de Bourdaloue, les *Pensées* de Pascal, les *Caractères* de La Bruyère, les

TABLE

des références et des ouvrages de Louis Veillot

Nous rangeons ici les ouvrages de Louis Veillot dans l'ordre chronologique. Pour chaque ouvrage, nous indiquons, quand il y a lieu, l'édition d'où sont tirés les extraits ci-dessus. Pour chaque extrait, nous donnons le numéro d'ordre dont il est précédé dans ce volume et dans la table analytique ci-après, puis le titre sous lequel il figure dans l'ouvrage de Louis Veillot d'où il est tiré et la référence à cet ouvrage. Le chiffre en italique placé à droite de chaque extrait est son numéro d'ordre dans la présente table, numéro auquel renvoie la table analytique.

Pèlerinages de Suisse (1838).

Pierre Saintive (1840).

Le saint rosaire médité (1840).

Rome et Lorette (1841). 7^e édition, Mame, 1846. — *Neuf extraits :*

N ^{os}	33 et 34. Introduction, p. 11.....	1
	68. <i>Ibid.</i> , p. 13.....	2
	4. VI. La prière, p. 61.....	3
	40. XIII. La villa des roses, p. 120.....	4
	1. XIV. L'anniversaire, p. 123.....	5
	95. XV. Derniers combats, p. 130.....	6
	5. <i>Ibid.</i> , p. 135.....	7
	27. XL. Spolète et Folligno, p. 262.....	8
	49. LIV. Politique, p. 333.....	9

Agnès de Lauvens, roman (1842).

L'honnête femme, roman (1844).

Les Français en Algérie (1845).

Les libres penseurs (1848). 3^e édit., Lecoffre, 1860. — *Quatorze extraits :*

N ^{os}	69. Avant-propos, p. 10.....	10
	85. <i>Ibid.</i> , XI, p. 56.....	11

83. <i>Ibid.</i> , p. 85.....	12
50. <i>Ibid.</i> , XXVI, p. 92.....	13
13. Liv. II. Journaux et journalistes. XIV, p. 110.....	14
74. <i>Ibid.</i> , XIX, p. 119.....	15 et 16
64. Liv. VI. Persécuteurs. IX, p. 292.....	17
45. Liv. VII. Le public. IV, p. 356.....	18
75. <i>Ibid.</i> , III, p. 356.....	19
44. <i>Ibid.</i> , XXIX, p. 393.....	20
32. Liv. suppl. Les gens qui ne pensent point. I, p. 434.	21
11. <i>Ibid.</i> , V, p. 465.....	22
43. <i>Ibid.</i> , VIII, p. 482, 483.....	23

Dialogues socialistes (1849, 1862).

Corbin et d'Aubecourt, roman (1850).

Sainte Germaine Cousin (1854).

Saint Vincent de Paul (1854).

Le droit du seigneur au moyen âge (1854).

Ça et là (1859). 2^e édit., 2 vol. in-16, Gaume, 1859. — *Vingt-deux extraits* :

N ^{os} 84. T. I. Préface, p. 4.....	24
35. T. I. Liv. I. Du mariage et de Chamounix. II. Sylvestre et l'abbé, p. 23.....	25
36. T. I. <i>Ibid.</i> , IV. Le mirage, p. 29.....	26
37. T. I. <i>Ibid.</i> , VI. Réflexions de l'un et de l'autre, p. 39.....	27
99. T. I. <i>Ibid.</i> , X. Genève et Rousseau de Genève, p. 61.....	28
9. T. I. Liv. II. Etude de bourgeois. XIV. Vue générale de l'hérésie, p. 125.....	29
8. T. I. Liv. IV. La vie de château. IX. Les poètes inconnus, p. 218.....	30
73. T. I. Liv. V. En l'honneur du progrès. III. De la bureaucratie, p. 293, 294.....	31
86. T. I. Liv. VIII. Le battage de Penvenant. Préface, p. 494.....	32
17. T. II. Liv. IX. Dans la montagne. XIV. Le chasseur de chamols, p. 58.....	33
94. T. II. Liv. X. En chasse. IX. Arcanes du cœur humain, p. 110.....	34
25. T. II. Liv. XI. La plage. XIII. La mer et le brin d'herbe, p. 196.....	35
109. T. II. <i>Ibid.</i> , XIV. De l'architecture, p. 209.....	36
80. T. II. Liv. XII. De la noblesse. VIII. La noble France, p. 248.....	37
91. T. II. Liv. XVI. Vues prises du cloître. IV. Confession littéraire, p. 456.....	38
96. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 461.....	39
97. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 462.....	40
93. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 464.....	41
98. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 464.....	42
101. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 464.....	43
100. T. II. <i>Ibid.</i> , p. 469.....	44
29. T. II. Epilogue, p. 522.....	45

TABLE DES RÉFÉRENCES

Le parfum de Rome (1862). 10^e édit., 2 vol. in-16, Palmé, 1884.
— *Huit extraits* :

N ^{os}	56. T. I. Liv. I. Le chemin. XII. Du navire à vapeur, p. 64.....	46
	57. T. I. Liv. III. Papes et empereurs. III. Le nouvel empire, p. 120.....	47
	21. T. I. Liv. VI. <i>Roma veduta</i> ... I. Le bourgeois, p. 286.....	48
	10. T. I. Liv. VII. Promenades et causeries. V. Utilité de la théologie, p. 331.....	49
	108. T. I. Liv. VII. Promenades et causeries. XVI. Les Madones, p. 382.....	50
	24. T. II. Liv. IX. Notes. XXXVIII. Les derniers vainqueurs, p. 173.....	51
	20. T. II. Liv. IX. Notes. XLIV. Etude au Colisée, p. 185.....	52
	60. T. II. Liv. XII. Rome en 1862. XXV. Pie IX, p. 482, 485.....	53

Historiettes et fantaisies (1862). 5^e édit., Lecoffre, 1888. — *Huit extraits* :

N ^{os}	19. Le vol de l'âme, p. 84.....	55
	70. De l'ancienne ville de Chignac, p. 96.....	56
	2. Les histoires de Théodore, p. 114.....	58
	71. Au temps des diligences. II. Le bateau et l'auberge, p. 176.....	59
	26. Lettre à une inconnue, p. 239.....	60
	66. Sulpice, p. 328.....	61
	54. Petits voyages. IV. Le progrès, p. 379.....	62
	12. Lettres à un ami (M. Segretain). IX. De Solesmes, p. 412.....	63

Satires (1863). (En vers.)

Pie IX (1863).

Mgr Paris (1863).

La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1864). 10^e édit., Palmé, 1884.
— *Un extrait* :

N ^o	48. Introduction : Dieu et l'homme, p. 30.....	64
----------------	--	----

Les odeurs de Paris (1867). 12^e édit., Palmé, sans date. — *Huit extraits* :

N ^{os}	42. Paris-Rome (Introduction), p. ix.....	65
	79. <i>Ibid.</i> , II. Vue générale (10 ^e fragment), p. 29.....	66
	82. <i>Ibid.</i> , V. Trois autres figures, p. 37.....	67
	77. Liv. II. La petite presse. XI. L'honneur est satisfait, p. 116.....	68
	88. Liv. III. Les divertissements. II. Scribe (1 ^{er} fragment), p. 127.....	69
	87. <i>Ibid.</i> (3 ^e fragment), p. 130.....	70
	106. Liv. IV. Beaux-Arts et belles-lettres. II. Haute critique (1 ^{er} fragment), p. 198.....	71
	92. <i>Ibid.</i> XII. Gens de lettres et gens de bien (2 ^e fragment), p. 273.....	72

Les couleuvres, poésies (1869).

Molière et Bourdaloue (1877). Palmé, 1877. — Trois extraits:

N ^{os}	89. I. Vie de Molière, p. 19.....	73
	22. VII. Les dévots de cœur, p. 215, 217.....	74
	23. VIII. Le misanthrope, p. 259, 260.....	75

Correspondance. Paris, Palmé, 8 vol. in-8°. — Trente-six extraits :

N ^{os}	6. A son frère, t. I, p. 26, 30.....	76
	46. A Sœur Marie-Luce (sa fille Luce), I, 28.....	77
	16. A son frère, I, 75.....	78
	47. A Sœur Marie-Luce, I, 286.....	79
	28. A M. Emile Lafon, I, 323.....	80
	31. Au comte de Pontmartin, I, 356.....	81
	107. A sa sœur, II, 307.....	82
	18. A sa sœur, II, 415.....	83
	41. A sa sœur, II, 487.....	84
	105. A Mme de Pitray, III, 344.....	85
	30. A M. Girou, V, 281.....	86
	38. A sa femme, VII, 16.....	87
	7. A son frère, VII, 47.....	88
	63. A M. Foisset, VII, 134.....	89
	65. A M. Foisset, VII, 141.....	90
	76. A M. Terret, VII, 234.....	91
	110. Au commandeur de Fabres, VII, 273.....	92
	111. Au commandeur de Fabres, VII, 272.....	93
	39. A X..., VIII, 430.....	94
	15. A divers, dix-sept extraits avec références.....	95

Mélanges (Recueil d'articles de l' « Univers »). Quatre séries de 6 in-8° chacune. Gaume, Vivès, 1840-1880. — Quinze extraits :

N ^{os}	62. Le siècle de Voltaire (1850). V. 2 ^e série, t. I, p. 14.	96
	59. La question des classiques (1852). II. <i>Ibid.</i> , p. 171.	97
	112. Napoléon (1854). VIII. 2 ^e série, t. II, p. 165.....	98
	78. Les défenseurs du mercantilisme littéraire (1858). 2 ^e série, t. IV, p. 18.....	99
	103. Mort du R. P. de Ravignan (1858). <i>Ibid.</i> , p. 118...	100
	58. Les Papes d'Avignon (1859). 2 ^e série, t. VI, p. 102.	101
	55. Le canon rayé (1859). <i>Ibid.</i> , p. 501, 504, 509, 511..	102
	3. Le Pape et la diplomatie (1859). 3 ^e série, t. I, p. 48.	103
	51. Les rois d'Europe à Paris (1860). <i>Ibid.</i> , p. 621....	104
	67. Le paysan (1860). <i>Ibid.</i> , p. 697.....	105
	61. Paris pendant les deux sièges. LXX. Le mensonge et la vérité (1870). 3 ^e série, t. V, p. 319.....	106
	113. <i>Ibid.</i> XCV. Un article du <i>Siècle</i> sur César (1870), p. 425.....	107
	81. La situation. II (1871). 3 ^e série, t. VI, p. 195.....	108
	104. M. de Montalembert (1870), p. 195.....	109
	14. Vincennes (15 sept. 1872). 3 ^e série, t. VI, p. 494....	110

Derniers mélanges. 4 in-8°. Lethielleux. — Quatre extraits :

N ^{os}	52. Les juifs (1875). T. II, p. 393, 418.....	111
	102. Chateaubriand (1875). T. II, p. 545.....	112
	90. Réflexions sur Shakespeare (1880). T. III, p. 373..	113
	53. La foule (1883). T. IV, p. 600.....	114

Cara (Recueil posthume de poésies).

TABLE ANALYTIQUE

Les titres d'extraits en majuscules seuls sont de Louis Veuillot. — Les chiffres en italique placés à droite de chaque fragment soulignent son numéro d'ordre dans la table des références et permettent ainsi de voir d'où il est tiré.

INTRODUCTION

L'homme et l'œuvre.....	7
-------------------------	---

LA RELIGION

1. — Les prévenances de Dieu. (5).....	27
2. — Fraternité chrétienne. (58).....	28
3. — Rome. (103).....	30
4. — La prière en commun. (3).....	31
5. — Le chemin du retour à Dieu. (7).....	33
6. — Lendemain de conversion. (76).....	34
7. — Lendemain de conversion. (88).....	35
8. — L'appel du Christ aux Juifs. (30).....	37
9. — Hérésies. (29).....	38
10. — Les prêtres. (49).....	38
11. — Les Jésuites. (22).....	39
12. — Les moines. (63).....	41
13. — Les moines. (14).....	42
14. — « VINCES ». (110).....	44

LA VIE

15. — Cueilli dans les lettres de Louis Veuillot. (95).....	49
16. — Le courage. (78).....	52
17. — La vie simple. (33).....	54
18. — La pureté. (83).....	54
19. — « Considérez les Iis des champs. » (55).....	55
20. — Gens de bien. (52).....	56
21. — Gens de bien. (48).....	58
22. — Gens de bien. (74).....	59
23. — Filles d'Eve. (75).....	61
24. — Un saint. (51).....	62
25. — Tempêtes. (35).....	64
26. — « Attendez le Seigneur. » (60).....	65
27. — La mort et la croix. (8).....	66

28. — La mort et la croix. (60).....	68
29. — La mort et la croix. (45).....	69
30. — La mort et la croix. (56).....	71
31. — La douleur. (81).....	72
32. — Le bonheur. (21).....	73

LA FAMILLE

33. — Le mariage du routier (père de Louis Veillot). (1). ..	77
34. — Le mariage du routier (1).....	78
35. — Mariage de convnance (Louis Veillot et Mathilde Murcler). (25).....	78
36. — A quoi rêvaient les jeunes hommes en 1845 (suite). (26).....	80
37. — Après l'entrevue (suite). (27).....	84
38. — Anniversaire de mariage. (87).....	87
39. — Paternité. (94).....	88
40. — La mère. (4).....	89
41. — Le foyer. (34).....	90
42. — Le foyer. (65).....	91
43. — Mon frère. (23).....	93
44. — Les enfants. (20).....	96
45. — Les enfants. (18).....	96
46. — Les enfants. (77).....	97
47. — Les enfants. (79).....	98

LA SOCIÉTÉ

48. — L'homme et la société. (64).....	103
49. — Patrie. (9).....	104
50. — Les maîtres. (13).....	106
51. — Les maîtres. (104).....	107
52. — LES JUIFS. (111).....	108
53. — LA FOULE. (114).....	108
54. — LE PROGRES. (62).....	110
55. — Où va le monde. (102).....	112
56. — Où va le monde. (46).....	116
57. — La chrétienté : Charlemagne. (47).....	117
58. — La chrétienté : Saint Louis. (101).....	118
59. — La chrétienté : Décadence. (97).....	120
60. — PIE IX, Pape et roi. (53).....	122
61. — L'ère du mensonge. (106).....	123
62. — Révolution. (96).....	124
63. — Révolution. (89).....	126
64. — Révolution. (17).....	126
65. — La mode. (90).....	127
66. — Richesse et pauvreté. (61).....	127
67. — Paysans d'autrefois. (105).....	129
68. — Le crime du XIX ^e siècle. (2).....	133
69. — Le crime du XIX ^e siècle. (10).....	134
70. — La province vers 1840. (56).....	138
71. — La province vers 1840. (59).....	139
72. — Le règne du bourgeois. (31).....	141
73. — Le règne du bourgeois. (31).....	142
74. — Avocasseries. (15 et 16).....	143
75. — Opinions et mœurs. (19).....	144
76. — Journaux et journalistes. (91).....	145
77. — Journaux et journalistes. (88).....	145

TABLE ANALYTIQUE --- ---

78. — Journaux et journalistes. (99).....	146
79. — Journaux et journalistes. (66).....	148
80. — LA NOBLE FRANCE. (37).....	149
81. — La France catholique. (108).....	151

LA CIVILISATION

82. — Le noble parler de la noble France. (67).....	157
83. — L'art d'écrire. (12).....	157
84. — L'art d'écrire. (24).....	158
85. — Imitateurs. (11).....	158
86. — La prose française. (32).....	160
87. — Théâtre. (70).....	160
88. — Théâtre. (69).....	161
89. — Théâtre. (73).....	161
90. — Shakespeare. (113).....	162
91. — Corneille. (38).....	163
92. — Racine. (72).....	164
93. — Molière. (41).....	165
94. — Pascal. (34).....	165
95. — Bourdaloue. (6).....	166
96. — Mme de Sévigné. (39).....	167
97. — Saint-Simon. (40).....	168
98. — La Bruyère. (42).....	170
99. — Le XVIII ^e siècle. (28).....	170
100. — Le XVIII ^e siècle. (44).....	171
101. — Chateaubriand. (43).....	173
102. — Chateaubriand et de Malistre. (112).....	173
103. — Ravignan. (100).....	175
104. — Montalembert. (109).....	175
105. — Mme de Ségur. (85).....	176
106. — Mozart et Raphaël. (71).....	176
107. — Mozart et Raphaël. (82).....	177
108. — MADONES. (50).....	178
109. — DE L'ARCHITECTURE (56).....	180
110. — La liberté dans l'art. (92).....	182
111. — La liberté dans l'art. (93).....	182
112. — La gloire de Napoléon. (98).....	182
113. — La gloire de la France. (107).....	184
Table des références et des ouvrages de Louis Veuillot....	187